

MON PÈRE,
MA MÈRE
ET SHEILA

ÉRIC ROMAND

MON PÈRE,
MA MÈRE
ET SHEILA

Roman



VOIR DE PRÈS

© Éditions Stock, 2017

© 2018, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-901096-80-1

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À Pierre

À Nadine, Julie et David

Londres, 1^{er} janvier 2012. Je suis heureux. J'ai bien l'intention de jouir de ce premier voyage avec toi. De retour à l'hôtel après une longue balade, nous faisons l'amour et nous endormons l'un contre l'autre.

Je me réveille en criant. Tu sursoutes.

« Ça va ? »

— Oui, oui, ça va. »

Tu replonges dans un sommeil paisible que je t'envie souvent.

Ma mère aime à répéter que j'étais un nourrisson difficile : *un gueulard*.

Le médecin lui conseillait d'agrémenter mes biberons de Gardenal.

Les sièges de la Renault 12 de mes parents étaient en nylon vieil or. Le contact de mes ongles avec le tissu me faisait frissonner. En été, l'arrière transpirant de mes cuisses collait à l'assise.

Lors de nos trajets, mes parents se disputaient souvent, à voix basse, jusqu'à ce que mon père appuie sur l'accélérateur et ma mère hausse le ton :

« Quand tes gosses seront au cimetière... »

Ma sœur et moi nous cramponnions aux accoudoirs des portières.

« On est bientôt arrivés », disait ma mère pour nous rassurer.

Mes grands-parents avaient une Peugeot 504 gris métallisé intérieur cuir avec appuie-tête et de confortables accoudoirs. Ma grand-mère me cédaît toujours sa place à l'avant et mon grand-père avait une anecdote pour chacune des routes que nous empruntions. Il y avait toujours une couverture pour les pique-niques, un rouleau de papier toilette dans le coffre, et un paquet de bonbons acidulés dans la boîte à gants.

La famille de ma mère, comme celle de mon père, est originaire de Saint-Genis-les-Ollières, un village des coteaux lyonnais.

Les deux familles ne se parlaient pas. « Des bêtises ! » me répondait ma mère quand je lui en demandais la raison. Mes futurs parents allaient danser tous les dimanches après-midi mais c'est au cinéma qu'ils ont échangé leur premier baiser.

« J'aime bien ce genre de pièces, souvent tirées d'histoires vraies. Ce sont les plus belles ! » C'est ce que m'a dit ma mère l'autre jour en sortant du théâtre. Nous venions d'y voir *Festen*.

Elle dit préférer ça à toutes les conneries qui passent à la télévision. Les éternelles rediffusions de vieux films l'*énervent* (surtout ceux avec Louis de Funès), elle trouve les comédies romantiques *gnangnan* et la plupart des humoristes *bébêtes*.

Mon grand-père ne voulait pas donner sa fille au rejeton d'un *bon à rien* et d'une *fainéante* qui avait *couché avec la moitié du village*.

Il avait d'autres ambitions pour elle. Épiciier et bâtisseur, il avait repéré un de ses fournisseurs en charcuterie ainsi qu'un maçon déjà installé à son compte dans un village riverain. Il aurait

volontiers fait gendre un de ces deux gars courageux.

Il n'appréciait guère plus les six frères et sœurs de mon père. La fille aînée était toujours *saoule comme un cochon*, la deuxième avait *le feu au cul*, Joanès, le troisième, était *voleur et gigolo*. Seules Georgette et Marinette, travailleuses et discrètes, étaient des *filles bien*, au détail près que l'une avait épousé un Arabe – fils de harki mais arabe quand même – et l'autre avait toujours une cigarette au bec.

Je n'ai jamais su le vrai prénom du mari arabe de ma tante Marinette : tout le monde l'appelait Bibiche.

Bibiche vivait *comme nous*, et toute la famille s'accordait à dire que c'était un gars *bien*. Il arrivait qu'on lui demande de faire son fameux couscous.

L'épicerie de mes grands-parents était un des commerces les plus prospères de la rue Flachet à Villeurbanne. La devanture était composée de deux grandes vitrines aux soubassements couverts de mosaïques bleu clair et coiffées d'une imposante enseigne bordeaux *Épicerie Primeurs*. La porte vitrée, constamment ouverte, débouchait sur un vaste local, haut de plafond, aux murs peints en bleu ciel, dans lequel on trouvait, sur les rayons

pleins à craquer, les meilleurs produits. À chaque article vendu, la consigne était d'avancer celui qui se trouvait derrière, de sorte que les clients aient toujours le sentiment que la boutique regorge de marchandise.

Mon grand-père était particulièrement fier de son étal de primeurs : le plus beau du quartier. Il manipulait ses fruits et légumes avec soin et veillait à ce que personne ne les tripote, ce qui les aurait rendus invendables.

Quand je parle de mes grands-parents, c'est toujours des parents de ma mère qu'il s'agit. Je n'ai de souvenir de ma grand-mère paternelle qu'une

mémé qui regardait la vie de son fauteuil en osier.

Mon grand-père ne voulait pas de ce mariage. Il avait déjà éloigné le premier flirt de ma mère en le pistant et en lui flanquant sans mot dire une bonne correction, afin de le dissuader à jamais de s'approcher d'elle. Il usait du même procédé avec les chiens qui entraient dans la cour de sa maison lorsque Belle, sa chienne, était en chaleur.

Ma mère avait affiché sa liaison avec mon père dans le village.